

Le Temps, 14 février 1835, pp. 1-2

Nous l'avons dit ailleurs et nous croyons pouvoir le répéter ici : «Ce n'est pas au théâtre qu'on peut juger sainement notre époque. Au Théâtre-Italien, où l'on ne va que pour le chant, à l'Opéra où l'on ne va que pour la danse.» Aux théâtres où la mode est là comme dans son domaine, toujours impérieuse, toujours sottement exigeante, toujours affublée de colifichets; où l'art est à la gêne au milieu de toutes les superfluités qui l'entourent, qui l'oppressent, où il trouve même un luxe, une magnificence qui ne lui conviennent guère, et un cortège de brillantes futilités qui va mal à son allure grave et modeste. Tout est austère et simple dans son temple; aussi la foule n'y arrive-t-elle pas turbulente et empressée comme pour assister à un spectacle, mais on y voit une réunion d'hommes choisis qui y viennent non point pour entendre la cavatine à la mode, pour se pâmer aux fioritures d'une prima dona ou pour applaudir avec frénésie aux pauvretés écloses de quelque intelligence bornée, mais pour juger les progrès que l'art a suivis dans sa marche constante, les révolutions successives qu'il a tour à tour subies, enfin pour apprécier ses transformations si multipliées et toujours si diverses. Les séances instrumentales que nous devons au zèle infatigable de nos premiers artistes, le Conservatoire, les soirées de M. Baillot, les matinées des frères Tilmant, voilà pour nous le véritable sanctuaire de l'art.

La seconde séance de MM. Baillot et Hiller a eu, comme la première, un intérêt historique; on s'est plu à y suivre les grands changemens que le temps a opérés dans la musique, depuis Sébastien Bach jusqu'à nos jours; on a pu apprécier cette belle école allemande qui, sévère d'abord, d'une austérité même poussée jusqu'à la rudesse, dut ensuite au génie de Haydn de devenir plus aimable, plus gracieuse, sans s'affranchir pourtant d'une salutaire observation des règles.

Mozart fut vraiment le successeur légitime de Haydn; il hérita de la grâce, de l'amabilité de celui qu'il appelait son père; comme lui, il sut voiler sous des couleurs, riantes toute la sécheresse de l'école. Sous sa plume, les formes scolastiques disparurent entièrement, et il imprima à la musique un caractère de mélancolie peut-être inconnu avant lui.

Beethoven ensuite arriva, et prenant la musique où Mozart l'avait laissée, il voulut en reculer les bornes; son génie immense se sentit à la gêne dans le cercle où on l'avait circonscrit, et tout en respectant les traditions anciennes, il opéra une révolution que Mozart avait aperçue de son lit de mort.

Dès son entrée dans la carrière, cet homme célèbre put reconnaître qu'il était réservé au sort de tous les grands novateurs. D'abord Haydn n'aperçut pas son génie; il ne vit dans son jeune élève qu'un habile pianiste. On ignore si jamais il revint de cette erreur. Plus tard, lorsque Beethoven, soustrait au joug de l'école, livré enfin à ses seules inspirations, put commencer sa vie d'artiste, cette vie si belle et si admirablement remplie, il vit successivement toutes ses compositions reçues avec étonnement, avec défiance, puis rejetées avant d'être à la fin accueillies avec enthousiasme. Ce fut là une épreuve à laquelle aucun de ses chefs-d'œuvre ne put échapper, et l'on est frappé d'étonnement lorsqu'on pense

qu'en 1822 le génie de Beethoven était encore méconnu au Conservatoire, à Paris.

La critique toutefois n'a point abandonné son rôle; forcée de revenir sur bien des jugemens, elle attaque aujourd'hui les dernières œuvres de Beethoven. Fidèle au même langage, elle ne voit qu'un dévergondage d'idées dans les hardiesses du génie; les inspirations sublimes ne sont pour elle que des écarts d'imagination. Le trio même en *si bémol* qui a excité l'enthousiasme de tout l'auditoire à la dernière séance de MM. Baillot et Hiller, ce trio qui, certes, date d'assez loin, trouve encore des contradicteurs. Que les derniers quatuors de Beethoven, que sa symphonie avec chœurs, que la messe solennelle, que tous ces ouvrages enfin qui reçurent ses dernières et ses plus profondes inspirations restent encore au-dessus de certaines intelligences, cela ne doit point surprendre dans le cours ordinaires des choses humaines. On sait que bien souvent une génération s'écoule avant que la multitude ait pu atteindre le terme où l'homme de génie s'est arrêté; mais il faut être vraiment en dehors de l'époque actuelle pour comprendre dans la même *proscription* ce trio qui ne s'écarte enfin d'aucune convenance classique, à moins qu'on n'entende par convenances, des prescriptions purement arbitraires, des formes écourtées, une étiquette glaciale et compassée. Ces sortes de convenances, Beethoven a eu raison de les briser.

Ces réflexions nous sont venues à la dernière soirée de MM. Baillot et Hiller, à cette séance où, comme nous l'avons déjà dit, on a pu apprécier quatre grandes époques de l'art musical. La première de ces époques est bien loin de nous; les diverses révolutions qui se sont succédé en musique, ont rendu, du moins quant aux formes, certaines œuvres de Bach peu compréhensibles aujourd'hui. Dans la fugue, ce grand maître est resté de nos jours au rang où il s'était placé de son temps; c'est que depuis Bach il n'y a pas eu deux manières d'écrire une fugue. Il n'en est point ainsi de ses ouvrages dont le style et les mélodies ont dû subir les modifications successives des siècles; la sonate pour piano et violon que MM. Baillot et Hiller nous ont fait entendre a paru surannée; les mélodies échappaient même quelquefois à nos oreilles aussi n'a-t-elle trouvé qu'un auditoire assez froid, malgré tout le talent des deux exécutans; car il serait difficile de pouvoir, mieux que ces deux artistes, se prêter au caractère de cette musique et en faire ressortir l'esprit avec plus d'habileté.

Il est assez inutile de dire encore que l'exécution de la sonate de Haydn, du quatuor de Mozart, et du trio de Beethoven a été tout aussi parfaite. Néanmoins, nous aurions désiré que M. Baillot, dans ce dernier ouvrage mît un peu moins de coquetterie dans son jeu. Ce badinage, ce fini même d'exécution, peut nuire à l'effet de la musique de Beethoven, dont les inspirations sévères quelquefois jusqu'à l'apreté, demandent, une exécution grandiose. Ce n'est point un reproche que nous adressons ici à ce grand artiste, mais bien plutôt une observation que nous lui soumettons.

Deux nouvelles séances de quatuors nous sont promises pour les 14 et 21 février. Tout a été dit sur ces soirées musicales, et faire une semblable

annonce, c'est donner rendez-vous à tout ce que la capitale renferme d'hommes de goût et d'amis sincères de l'art musical.

— La seconde matinée des frères Tilmant avait attiré un auditoire nombreux et choisi. On s'est montré désireux de suivre ces séances auxquelles le talent des exécutans et la portée des ouvrages qu'on y entend, ont attaché un si haut intérêt. M Tilmant a eu une pensée grande et heureuse, lorsqu'il s'est proposé de faire mieux // 2 // connaître les dernières compositions de Beethoven, qui sont encore, comme nous le disions plus haut, l'objet d'une critique obstinée. Cette pensée, il la poursuit avec persévérance, avec succès, et nous lui en devons ici de vives félicitations. Sous son archet énergique, et avec des auxiliaires tels que MM. Claudel, Urhan et Tilmant jeune, cette musique du grand-maître ne sera bientôt plus un problème pour personne. On a entendu dans cette séance le quatuor en *la* mineur, œuvre 132. Il paraît que Beethoven le composa dans une circonstance touchante et sous l'inspiration d'un sentiment profond; il ne saurait même guère y avoir de doute sur ce point, si on jette les yeux sur cette épigraphe qui se trouve en tête de l'adagio: «Actions de grâces offertes à Dieu par un malade rendu à la santé.» Ce sentiment qui animait Beethoven, on l'aperçoit à chaque ligne dans son ouvrage, on le reconnaît à la douce mélancolie qui règne dans le premier allegro, au caractère solennel et vraiment religieux de l'adagio, et à cette joie pure qui brille dans le menuet et le finale.

Après ce quatuor, M. Tilmant jeune a exécuté sur le violoncelle des variations qui ont été très goûtées de l'auditoire, et dans lesquelles il a fait preuve d'une grande habileté et d'un goût exquis. Son frère ensuite, avec son beau talent, nous a fait entendre le magnifique duo pour piano et violon dédié à Kreutzer, par Beethoven, et un quatuor de Mayseder, qui n'a pu offrir aux auditeurs qu'un faible intérêt; le violoniste seul y a rencontré de grandes difficultés à vaincre, et il les a toujours franchies avec bonheur. L'exécution de M. Tilmant a été chaleureuse, pleine de vigueur, d'expression et de verve, elle a été digne en un mot du chef-d'œuvre de Beethoven. Il nous a prouvé qu'à un grand talent comme violoniste, il joignait cette faculté de sentir, caractère distinctif du véritable artiste. Mademoiselle Mazel, qui tenait la partie de piano, a reçu de même les applaudimens les plus vifs et les plus mérités.

Le Temps, 14 février 1835, pp. 1-2

Journal Title: LE TEMPS
Journal Subtitle: None
Day of Week:
Calendar Date: 14 FÉVRIER 1835
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year:
Series:
Pagination: 1 à 2
Issue:
Title of Article: VARIÉTÉS MUSICALES
Subtitle of Article: Seconde séance de piano et violon de MM. Baillot et Hiller. – Second matinée musicale de MM. Tilmant frères.
Signature: None
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Feuilleton
Cross-reference: